

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

CHAPITRE 1

Guillaume avait depuis longtemps compris que son destin n'était pas de rester au pays. Ce jour-là, comme d'habitude, il s'était levé du mauvais pied, comme disait sans cesse sa grand-mère qui elle savait ce que cela signifiait. Elle se levait toujours du bon pied, elle, et elle ne se privait pas de faire savoir à son entourage que seul son choix de pied convenait au jour qui commençait.

« Fais comme moi, disait-elle, lève-toi du bon pied et tu verras que tout sera plus facile. »

Guillaume devait admettre qu'en effet, tout semblait toujours lui réussir. Ses journées une fois commencées, dès potron-minet, en toute saison, à 6 h tapantes, se déroulaient sans anicroche jusqu'au coucher du soleil. Elle se glissait alors, solitaire, entre ses draps de lin rugueux et glacés avec la satisfaction sereine de savoir que demain aussi, elle se lèverait du bon pied, comme l'avaient fait des générations de femmes dans sa famille, avant elle. Guillaume, par contre, n'avait jamais réussi à se contraindre à observer s'il posait d'abord le pied droit ou le pied

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

gauche sur le sol de terre battue de son coin de chambre exigü. Ses journées étaient régulièrement bouleversées par d'imprévisibles contretemps, des événements inattendus dont les conséquences le laissaient toujours dans des situations inextricables que ses nuits de réflexion n'éclaircissaient pas.

Tout le monde au village savait que le pauvre Guillaume n'avait pas de chance. Ce n'était pas vraiment le mauvais œil, mais le résultat était le même. La pitié dans le regard de tous attisait depuis longtemps la révolte, et même souvent la haine dans le cœur de Guillaume.

Le village de Serpi-le-Vieil ne comptait que deux cents habitants, et tout le monde craignait qu'avec la fermeture annoncée du bureau de poste, le seul jeune couple de Serpi n'aille construire de l'autre côté de la vallée.

« Balivernes, disait sa grand-mère. Ils resteront. Qu'iraient-ils faire là-bas ? Ne voyez-vous pas que les terres sont exposées au nord ? Que feront-ils sur ces coteaux dénudés où seul le vent du nord siffle le matin en se levant ? Ils resteront à Serpi, je vous le dis, et un jour, l'école derrière la gare ouvrira ses portes, comme avant la guerre. »

Guillaume fermait ses oreilles à ces discours et secrètement cultivait le rêve fou de partir. Il partirait, plus loin que l'autre versant de la vallée. Il verrait des regards neufs, des regards qui l'encourageraient, qui ne diraient pas à l'avance qu'il ne ferait encore rien de bon aujourd'hui, ce pauvre Guillaume. Elle pouvait parler, la grand-mère !

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

Elle ignorait ce qu'il y avait au-delà des collines. Vrai ! Elle n'avait jamais quitté Serpi-le-Vieil. Elle n'avait même pas pris une seule fois le car ni le train qui reliait depuis toujours Serpi au monde.

Au début du siècle, ses parents avaient repris, dans ces prés verdoyants, illuminés du matin au soir par le soleil, l'élevage des chèvres que leur avaient laissées leurs propres parents. Les chèvres ! Comme elles avaient compté, ces jolies chèvres cornues, bouclées de mohair, dans leur vie. Tout ici leur avait été consacré, il fallait bien vivre ! Elles rapportaient gros si le travail était bien fait. La grand-mère avait tout appris de ses parents et avait dû tout faire elle-même, lorsqu'ils l'avaient laissée orpheline à dix-huit ans. Il fallait tondre deux fois par an, et seul Guillaume aujourd'hui avait le privilège d'accomplir cette tâche. Ce n'est pas le travail du premier venu, et la grand-mère n'avait confiance en personne, même pas en son rêveur de petit-fils. Elle avait, en bougonnant, accepté d'admettre qu'elle n'avait pas le choix, maintenant que ses pauvres doigts commençaient à être recroquevillés par l'arthrose. La ferme avait fière allure avec ses puissantes haies de cyprès qui protégeaient du vent les bâtiments couverts de tuiles rouges. Il y avait trois crèches pour les trente chèvres dont les noms étaient écrits en lettres dorées au-dessus de leurs loges individuelles, comme au théâtre.

La grand-mère de Guillaume, elle, s'était contentée pendant toute sa jeunesse d'une case aménagée dans un

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

coin de la chambre de ses parents. Ils l'avaient mise là, à sa naissance, pour mieux l'avoir sous les yeux, et puis ils s'y étaient habitués. Elle avait elle-même construit la cloison qui séparait son lit d'adolescente de celui de ses parents. Elle était fière de cette cloison qui était sa première réalisation personnelle. Plus tard, c'est elle qui construisit toutes les clôtures en bois de hêtre qui délimitent encore aujourd'hui les enclos.

C'était une artiste, sa grand-mère. Guillaume admirait la résistance de ses installations et les formes harmonieuses des branches sèches parfaitement polies, reliées par des liens de chanvre imputrescible. Aucune chèvre n'avait réussi à briser la moindre clôture. Aucun chien, aucun renard n'avait jamais mis en danger le superbe troupeau. Chaque jour était un jour de joie au milieu de ces bêtes affectueuses, et le monde aux horizons limités par les collines était, pour elle, plus vaste et plus riche que les espaces inconnus dont parlaient les rares passants de l'été.

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

CHAPITRE 2

Guillaume se leva donc, comme d'habitude, sans penser à ses pieds, et se dirigea vers l'enclos où l'attendait le plus beau troupeau de chèvres angoras de la région. Il savait qu'aujourd'hui Sulkette, la grande chèvre blanche, devait mettre bas. Les chevreaux étaient déjà retenus par Lasturiau qui venait de s'installer au pays après une vie professionnelle et sentimentale décevante à la ville.

Lasturiau ne devait pas avoir plus de la quarantaine, mais sa carrière de notaire citadin s'était achevée au début de l'année. Il ne supportait plus ces rythmes endiablés et l'atmosphère trouble des marchés. Il voulait élever des chèvres et respirer des parfums oubliés. Sa famille aussi avait eu des attaches à Serpi-le-Vieil, et des anecdotes nostalgiques mille fois entendues peuplaient son subconscient. Il avait tout quitté, femme, enfants et clients, pour vivre enfin. En arrivant, il n'avait pas eu de difficulté à trouver une bergerie à son goût et il se promettait, aujourd'hui, d'avoir un jour le plus bel élevage de la région. Ses

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

relations parisiennes lui assuraient déjà un joli débouché pour sa production de mohair. Il avait, depuis quelques jours, créé un magnifique site sur internet, et une jeune femme dont le savoir-faire n'était plus à démontrer dans la région, lui avait offert sa collaboration. Elle s'appelait Élise et refusait d'en dire plus sur son identité. Lasturiau s'en moquait bien ; c'était son savoir-faire qui l'intéressait et, dans ce domaine, la réputation d'Élise était inégalable. Il allait se spécialiser dans la création de chaussettes en mohair et partir à la conquête du marché américain. Élise lui avait déjà présenté une étude de marché et des idées qui cadraient exactement avec ses rêves. Quel enthousiasme, après ces tristes années de bureau et de chicaneries administratives !

Il n'était que 7 h, mais Lasturiau était déjà en route pour l'enclos de Guillaume où il avait tenu à se rendre pour assister à la naissance de ses premières chèvres. Il n'y avait que deux kilomètres entre les deux bergeries, et la promenade matinale au soleil levant était un bonheur indicible. Lasturiau s'était promis de ne rien se refuser désormais. Il prendrait le temps de savourer toutes ces petites choses qui font la beauté du monde. Il regarderait pousser les brins d'herbe, il respirerait le parfum du chèvrefeuille et du sureau, il toucherait du doigt le feuillage velouté du trèfle, il, il, il...

Perdu dans ses pensées, sifflotant son air favori, le regard tourné vers les cimes embrasées par le soleil levant,

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

Lasturiau ne remarqua pas le petit bruit qui accompagnait ses pas de l'autre côté de la haie ; il se sentit tout à coup comme transpercé par une douleur exquise et fut ébloui par un éclair blanc d'une douceur infinie.

Ce fut la dernière sensation qu'il éprouva. La vie du notaire parisien s'arrêta là, au petit matin, dans ce chemin de montagne odorant et ensoleillé.

CHAPITRE 3

Elle marchait d'un pas aussi léger que celui d'une gazelle, l'oreille tendue pour s'adapter au rythme de l'homme qu'elle suivait et qu'elle connaissait bien. Ce petit glissement du pied droit qui faisait crisser le sol l'amusait autrefois. Sa marche rapide l'avait un peu essoufflée et elle se disait qu'il finirait bien par s'arrêter quelque part. Il ne fallait pas que le moindre bruit trahisse sa présence, ce serait trop dommage de faire échouer son plan alors qu'elle se savait si près du but. Amélie Lasturiau n'avait pas encore quatorze ans et sa présence ici, en dehors des vacances scolaires, eût éveillé bien des commentaires.

Il n'y avait plus d'adolescente à Serpi-le-Vieil depuis que la fille de Sorbin, le boulanger, avait péri de façon si atroce, dévorée par l'ours, trois ans auparavant. Qu'avaient-ils voulu faire en réintroduisant des ours dans la région ? Il fallait bien s'attendre à quelque malheur. La grand-mère de Guillaume, quant à elle, forte de la certitude d'être protégée par sa bonne étoile ou son bon pied –

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

comme elle préférait dire – n’avait à aucun moment craint pour la sécurité de ses chèvres. Ses enclos étaient infranchissables, inattaquables. Néanmoins, par pure solidarité, elle avait veillé avec les autres bergers, plusieurs nuits, dès que la rumeur des ours était arrivée à ses oreilles. Elle n’avait rien vu et avait fini par reprendre sa routine et se moquer de leurs craintes. Il suffit de se lever du bon pied, n’est-ce pas ? Foin des rumeurs alarmistes !

La jeune fille s’arrêta brusquement. Elle n’entendait plus les pas de son père de l’autre côté de la haie. L’air qu’il sifflotait depuis quelques minutes n’arrivait plus à ses oreilles. Elle avait, pendant quelques instants, éprouvé le sentiment heureux de se promener librement en compagnie de son père, comme dans son enfance. L’air qui accompagnait sa marche était sa mélodie préférée, une chanson des Beatles : « Penny Lane ». Elle en connaissait les paroles par cœur. Elle aurait voulu que cela dure encore un peu.

Amélie retint son souffle et ne bougea pas. Une grive affolée s’envola sur sa gauche et, plus loin, d’autres oiseaux encore s’envolèrent comme effrayés par une présence ennemie. Au bout de quelques minutes, avec soulagement, elle entendit de nouveau les pas. Elle reprit sa marche silencieuse, mais n’arrivait pas à retrouver le rythme régulier et familier. Le pas de son père était devenu lourd et bruyant comme s’il s’était chaussé de bottes. Oui, cela lui rappelait les bottes qu’il portait en automne lors de ses promenades dominicales dans la forêt de Fontainebleau.

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

Elle essaya de trouver une percée dans le feuillage dense de la haie pour apercevoir son père, mais il allait trop vite maintenant, le bruit s'éloignait et elle craignait de se faire distancer.

Amélie avait un projet. Le départ de son père n'avait pas été une surprise pour elle. Depuis longtemps déjà, elle savait qu'il allait les quitter. Ses airs de conspirateur, ses mystères, sa soudaine bonne humeur, même avec sa femme qui l'agaçait tant avec ses mondanités, ses dîners guindés qui n'amusaient qu'elle. Amélie n'avait rien dit à son frère qui avait les yeux aussi fermés qu'une taupe, mais elle avait agi en secret. Elle avait réussi à se procurer le code de son ordinateur personnel, et aucun de ses courriers électroniques ne lui échappait. Elle avait lu le marché envoyé par Élise. Elle avait noté dans son carnet l'adresse du village. Serpi-le-Vieil n'avait pas été difficile à localiser sur internet. Amélie s'était préparée à tout quitter elle aussi, et elle était prête pour la grande aventure. Le jour où il disparaîtrait, elle disparaîtrait comme lui. Il ne fallait pas croire qu'elle allait se laisser abandonner ainsi, sans rien dire ! Elle avait lu des livres et elle rêvait d'être une héroïne pleine de courage et de tempérament. Elle suivrait son père au bout du monde, sans se faire remarquer. Elle serait toujours à quelques mètres de lui sans qu'il s'en aperçoive. Et puis, le jour venu, elle débarquerait dans sa bergerie, elle ne l'embêterait pas, elle l'aiderait au contraire. Elle avait consulté sur son ordinateur tous les sites consacrés

LES CHAUSSETTES EN MOHAIR

à l'élevage des chèvres et il aurait sûrement besoin de ses connaissances. Elle savait qu'aujourd'hui n'était pas le bon jour pour apparaître. Son père ne la verrait même pas, tant la naissance de ses premiers chevreaux l'enivrait. Elle voulait y assister elle aussi, mais de loin, sans bruit. Ce ne serait pas difficile de si bon matin, dans un lieu si éloigné de tout. Amélie n'avait peur de rien. De toute façon, quels dangers y aurait-il ici ? Il n'y avait personne ! Les ours, c'était des histoires ! Elle avait bien lu que les ours étaient végétariens de préférence et qu'ils ne s'attaquaient pas aux humains ni aux chèvres d'ailleurs. Elle voulait être comme Nicolas Hulot : aller partout et n'avoir peur de rien ni de personne. De toute façon, elle ne serait jamais loin de son père, au cas où...

Amélie aurait voulu entendre encore « Penny Lane », mais rien. Lasturiau ne sifflotait plus. Au lieu du sifflement joyeux, la jeune fille, intriguée, entendait maintenant une respiration haletante qu'elle ne reconnaissait pas.

Le soleil était déjà haut au-dessus de l'horizon et la jeune fille ne savait pas que l'enclos de Guillaume ne pouvait plus être bien loin. Sa mère avait dû prévenir la police, évidemment, et Amélie devait veiller à ne pas se faire voir, même de Guillaume dont elle avait lu toutes les lettres à son père. Elle aurait fait un bon agent secret, se disait-elle.

Elle s'arrêta donc derrière le dernier bosquet de la haie et attendit, assise sur l'herbe sèche.